

A : alcool

En matière d'alcool tout est affaire d'équilibre. Je ne parle pas de saveurs, de vanille, de banane, de fruits rouges, de long nez ou de notes boisées. On ne boit pas pour la saveur. On boit pour s'installer à la bonne distance entre sobriété et ivresse noire et pour y rester, osciller à ce point délicat où l'on est pompette, gai, gris, un peu éméché, mais pas torché, cuit, pochetronné, murgé, rond comme une pelle, paf, bourré comme une vache ou un coing. Tout l'art est de se maintenir à ce stade fragile, conscient des risques et se forçant de temps en temps à basculer dans l'excès pour accroître, les autres fois, la satisfaction qu'on éprouve à demeurer au bord, posé sur sa gaieté comme un funambule sur sa corde.

Évidemment, ça ne va pas tout seul. Ça suppose une longue pratique, de l'attention, tout un travail. Il n'est pas question de se laisser aller, de s'abandonner à l'enthousiasme, à l'ivresse, et de forcer la dose, mais il ne faudrait pas non plus être trop modéré et négliger de boire bien régulièrement sans défaillances, si on veut se maintenir sur la ligne de crête entre biture et rien du tout. Pour y arriver il ne faut pas perdre un instant des yeux cette ligne de crête, rester concentré tout entier sur le sentiment de s'y trouver, tendu dans l'effort nécessaire pour ne pas en choir d'un côté ou de l'autre. On ne fait pas ça pour s'amuser.

On le fait pour être pompette mais ce n'est pas le but en soi, le but c'est d'être conscient qu'on est pompette et voilà tout, on ne boit pas pour l'effet que ça fait, on boit pour la conscience de la chose, sur le moment et à long terme, pour pouvoir se dire en toute conscience je bois, ce qui naturellement est impossible quand on est complètement rétamé mais l'est aussi si on ne le fait que de temps à autre, comme en passant, sur un coup de tête, sans préméditation et au petit bonheur. Il s'agit de boire avec constance, sans faiblir, à intervalles juste assez espacés pour pouvoir, à l'issue de chaque épisode alcoolisé, s'appuyer en imagination sur le suivant. Dans cette histoire d'alcool, tout est affaire d'imagination. Entre deux griseries il faut pouvoir penser à la griserie d'après, qui elle-même ne se laisserait pas anticiper sans la précédente, la pensée va alors d'une griserie à l'autre, la conscience du temps qui s'écoule repose fermement sur ces piliers. Le retour

régulier de la griserie structure la vie. La vie va de griserie en griserie, d'une gaieté à une gaieté comme un pont s'élançant en un arc gracieux entre ses piles. On s'élançe en un arc gracieux, sachant qu'on ne risque pas de plonger dans le vide, dans le désert des jours on sait qu'on n'est jamais loin de la prochaine fois où, sans franchement se cuiter, on va quand même un tantinet picoler.

Et c'est la même logique pendant l'imprégnation proprement dite. Le verre est là, posé sur quelque guéridon ou, mieux encore, sur un support que rien ne prédestine directement à cet usage, tel que bord de fenêtre, parquet, tablette de salle de bains, margelle de baignoire, etc., on tourne autour, en cercles plus ou moins distendus, on circule, on s'éloigne, on pense à autre chose, on s'abîme délibérément pour quelques instants dans un journal, tout cela pour garder présente, à l'arrière-plan de toute autre pensée, l'idée qu'il y a quelque part à portée de main un verre encore au moins à moitié plein. L'important dans l'alcool c'est la présence du verre. À huit ans, encore vêtu du culottes courtes en tergal, on l'avait compris, pressentant les vertus de l'alcool, mais ne pouvant pas anticiper les subtilités de son usage, on jouait quelquefois à être alcoolique, ce qui consistait à se rendre à la cuisine, à sortir du réfrigérateur la bouteille de jus de pomme, à s'en servir un verre, puis à s'asseoir devant et à dodeliner de la tête en s'efforçant de se mettre en esprit dans ce qu'on supposait être un état excessif, ou au moins second. Mais on n'allait pas jusqu'à se rendre malade à force de boire pour de bon du jus de pomme jusqu'à plus

soif. On en buvait un demi-verre puis on restait à dodeliner devant l'autre demi, l'œil sur ce demi-verre doré et s'imprégnant du sentiment de sa présence, comme on devinait obscurément qu'on le ferait plus tard. Évidemment, quand ce temps serait venu, on devait découvrir qu'un verre de véritable alcool ne peut pas non plus rester sans fin à moitié plein. Il faut bien le vider, et quand il se trouve vide pour la deuxième ou troisième fois, qu'on doit s'arrêter si on ne veut pas perdre complètement les pédales, on connaît un moment difficile. Mais c'est le moment de se montrer ferme, de faire preuve d'imagination, d'avancer sans tergiverser dans l'espace qui s'étend au-delà du dernier godet, les yeux à l'horizon, où se profile déjà la prochaine soirée arrosée.

Que boit-on. Du whisky, bien sûr. Bien avant d'être en âge de boire, on avait déjà en tête l'image de cet homme en bras de chemise et bretelles, tapant sans effort, sur une machine à écrire toute cliquetante, des histoires qui semblaient issues, comme dans un conte, de la bouteille posée à l'angle du bureau. À huit ans on n'avait peut-être pas encore l'image de cet homme en tête cependant on la pressentait, ce n'était pas pour rien qu'on buvait du jus non d'orange ou de raisin mais de pomme, dont la couleur ambrée annonçait le whisky à venir et l'appel de la vocation. En buvant du whisky on n'a pas l'impression de perdre son temps. Ce n'est pas comme si on buvait du vin, long en bouche, carré, la cuisse rose, en robe courte, paré de mille fanfreluches. Avec le whisky on ne s'éloigne pas de son devoir, en

boire, c'est encore travailler, d'ailleurs le goût pour le whisky est lui-même le fruit d'un travail. Au début on trouvait ça, comme tout le monde, franchement dégueulasse, il a fallu se conditionner, se forcer. Le goût pour le whisky est le couronnement d'un effort soutenu, opiniâtre, pénible, tardivement récompensé, on peut en boire on l'a amplement mérité.

Le problème, ce sont les glaçons. Il s'agit de les garder le plus longtemps possible dans l'état fugace où ils sont un peu fondus mais encore quasi entiers, un peu fondus car sinon à quoi bon en mettre, mais pas complètement fondus sinon le whisky perd à moitié le goût dégueulasse qu'on a eu tant de mal à aimer. Le critère qui permet de juger du point de fusion, c'est le bruit des glaçons dans le verre, tant qu'ils tintent tout est au mieux. On circule, on s'éloigne, on va et on vient, mais on garde un œil sur le verre et on revient de temps en temps le faire tinter et s'assurer que les glaçons sont encore au stade voulu, entre solidité et lavasse pure et simple. Avec les glaçons tout est question d'équilibre. C'est ce qui rend leur présence bien utile dans le whisky, grâce à eux le whisky représente l'alcool idéal. Car ils retiennent l'amateur de whisky de se jeter dessus et de le boire cul sec comme un alcool, mais ils l'incitent aussi à revenir au whisky régulièrement, à ne pas l'oublier, à le savourer, d'accord, mais sans trop de nonchalance, sauf à retomber en deçà du bon degré d'ébriété. À la limite, on pourrait dire que l'essentiel dans le whisky ce sont les glaçons. C'est en eux que s'incarne la vérité de l'alcool. En nous

contraignant à rester dans les environs de notre verre toute la soirée, ils nous rappellent que dans la vie en général l'alcool ne doit jamais être perdu de vue, c'est la grande leçon des glaçons. Mais ils nous indiquent aussi que la nature profonde de l'alcool est dans sa disponibilité permanente, qu'il est toujours à portée de main, fidèle, prêt à nouer le fil fuyant des jours. Leur existence évanescence est le signe qu'on peut compter sur lui.